

Michaela Wolf

THÉRÈSE HUBER : FEMME «PERDUE »... ET RETROUVÉE

Un des objets les plus actuels de la traductologie est la redécouverte, toujours en cours, des traductrices et interprètes oubliées de l'histoire, femmes «perdues» reléguées au royaume des ombres par une mémoire collective principalement faite par et pour des hommes, disons-le tout de go. Faut-il se surprendre si, aujourd'hui encore, dans la recherche sur les réalisations des femmes oeuvrant dans la traduction depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours, le XVIII^e siècle constitue une page blanche parsemée de quelques rares points de repère?

La foi optimiste dans la perfectibilité de l'être humain, diffusée par les Lumières, n'a pas vraiment pris son essor à partir d'initiatives propres aux femmes. La définition de Diderot faisant de la femme la «femelle de l'homme», perpétue une image biaisée relevant de projections masculines, qui est loin de favoriser l'affirmation de l'autre moitié de l'humanité reléguée dans l'invisibilité et le silence. Au XVIII^e siècle pourtant, un nombre croissant de femmes ont pu, avec une puissante créativité, s'ouvrir un espace propre au sein du discours littéraire. De fait, l'activité dans l'écriture ou dans la traduction fut, à peu d'exceptions près, la seule source de revenus tolérée chez les femmes appartenant à la bourgeoisie cultivée de l'époque.

La vie de Thérèse Huber fournit l'exemple probant de la situation des traductrices au siècle des Lumières.

Thérèse Huber, née Heine (1764-1829) accède à la traduction par l'intermédiaire de ses deux maris : le célèbre circumnavigateur et naturaliste Georg Forster, ainsi que le critique et écrivain Ludwig Ferdinand Huber. Fille du philologue classique, Christian Gottlob Heyne, Thérèse ne reçoit pourtant qu'un enseignement irrégulier, dont elle constate lucidement les lacunes, le qualifiant de «mauvais et laxiste». Elle est avant tout préparée - comme beaucoup de femmes de son rang - à un mariage correspondant à sa position sociale. Malgré quoi, à l'âge de dix-huit ans, elle a lu tout l'œuvre de Rousseau. De nombreux érudits, notamment Guillaume d'Humboldt, apprécient sa culture et sa vivacité d'esprit. Elle parle anglais et français, et tente de maîtriser l'italien en autodidacte.

Thérèse aborde la traduction au cours de son premier mariage.

Initiation ardue, que marquent les rigueurs de la révision assurée par son premier conjoint, Georg Foster. Non dépourvu d'autosuffisance, le ton de ses commentaires - bien qu'ils n'aient pas été nécessairement injustifiés - témoigne de l'exclusion à priori dont l'activité féminine autre que ménagère fait l'objet. Ce sont les difficultés financières que connaît son deuxième mariage avec Ludwig Ferdinand Huber qui amènent Thérèse à amorcer pour de bon sa carrière. Elle soutiendra d'entrée de jeu une cadence de travail évoquant celle d'une chaîne de production, tandis qu'elle doit concilier activités professionnelles et tâches ménagères - air connu - écrivant «au milieu du vacarme des enfants» ou à leur chevet s'ils sont malades. C'est dans ces conditions de travail, rappelant celles de plus d'une pigiste d'aujourd'hui, qu'elle acquiert la maîtrise professionnelle.

Son activité comme traductrice n'est pas explicitement documentée, malgré l'importance que celle-ci a eu à chaque étape de sa vie. Ses écrits comportent de nombreuses observations soulignant sa participation active dans les travaux de ses deux maris et le fait qu'elle a dissimulé son identité sous le pseudonyme du deuxième, L. F. Huber. Une liste de titres portant à croire que les œuvres de L. F. Huber sont attribuables à sa femme, n'en fournit toutefois pas de preuve formelle. Deux facteurs sont à l'origine de cette invisibilité. D'une part, l'anonymat des traductrices est courant au XVIII^e siècle. Cela tient au fait que les traductions réalisées par des femmes sont exclusivement distribuées par des hommes (éditeurs, libraires etc.). Le discrédit qui frappe les activités d'écrivaine et de traductrice entre également en jeu. Par ailleurs, on constate que la traduction, parent pauvre des lettres, est d'autant plus déconsidérée à l'époque qu'elle est pratiquée par une femme. D'autre part, la collaboration symbiotique avec son mari ne permet pas de départager l'apport de Thérèse. Comme sa correspondance le confirme, le travail des deux conjoints associés était une collaboration menée à quatre mains et à leur bénéfice réciproque, l'auteur de textes déterminés pouvant être difficilement identifié.

Il existe d'autres motifs portant Thérèse à se confiner dans l'anonymat, notamment l'horreur exprimée par son père concernant «l'impulsion ridicule et peu féminine d'écrire». Ainsi, ce n'est qu'après le décès de ce dernier, survenu en 1812, qu'elle signera ses textes de son nom. Du fait qu'elle était - de par ses qualités littéraires - bien plus reconnue que son mari, Thérèse a certainement joué un rôle prépondérant dans les traductions communes du couple. Dans sa biographie de L. F. Huber, elle critique à plusieurs reprises la fidélité à son avis excessive des traductions de son mari - à une époque où une approche plus laxiste est en vogue, critique d'ailleurs reprise par l'éditeur qui voulait voir Huber prendre certaines libertés par rapport à l'original en vue de germaniser l'oeuvre traduite.

Ses références littéraires restent aussi difficiles à apprécier que les traits marquants de son style. Ses deux maris ont l'exclusivité du choix des textes à traduire. Avec Forster, Thérèse traduit à partir de l'anglais surtout des textes scientifiques, des écrits ethnographiques, des descriptions de voyages. Avec L. F. Huber, elle traduit à partir du français et de l'anglais des pièces de théâtre, des romans et des articles littéraires. Après la mort de L. F. Huber, Thérèse travaille comme romancière et comme pigiste pour le journal *Morgenblatt für gebildete Stände* chez Cotta à Stuttgart (1816-1823), rédigeant non seulement des essais de critique littéraire mais aussi de nombreuses traductions. Pourtant elle le fait à titre anonyme. Son public-cible est varié et correspond à la bourgeoisie instruite, qui, en ce début du XIX^e siècle, est en train de prendre son essor.

Que dire de sa rétribution? Bien que le fruit de son travail aide à subvenir aux besoins de sa famille, donc en partie aux siens, Thérèse ne touche pas d'argent directement. Le tarif de base de l'époque s'appliquant aux femmes est le même que celui offert aux hommes : trois à quatre écus le feuillet. Toutefois, des traducteurs éminents, s'étant fait un nom en qualité d'écrivain ou de scientifique, peuvent exiger plus de dix écus. C'est indirectement que la rétribution des femmes se révèle discriminatoire, leur statut leur interdisant la notoriété qui commande des cachets plus importants.

On ne peut donc affirmer que, pour une femme de lettres du XVIII^e siècle, la compétence professionnelle et l'accès au travail rémunéré débouchent sur l'indépendance économique. Dans le cas de Thérèse Huber le travail féminin vise à faire face, derrière portes closes, aux contraintes de la nécessité sans déboucher sur l'émancipation et la reconnaissance sociale. Comme l'indique la correspondance de Thérèse, la responsabilité première et spécifique de la femme demeure le foyer et la famille, et c'est à ce titre qu'elle contribue à arrondir le revenu du ménage.

Il ne faut pas en conclure que, face aux stéréotypes de son temps, Thérèse baisse les bras. Son identité bien campée se conjugue avec un esprit critique qui l'amène à remettre en question les idées reçues sur la condition de défaveur réservée aux mères célibataires ou les maîtresses dont s'entourent certains membres de la noblesse, tout comme sur les préjugés voulant que le mariage constitue le cadre de vie naturel et obligé de toute femme bien née. Elle obtiendra la reconnaissance de son entourage, la comparaison avec les talents de son deuxième mari n'étant pas toujours à l'avantage de ce dernier. Benjamin Constant consignera dans son journal : «Je rendais visite aux Huber. Sa femme a plus d'esprit que lui.»

Thérèse Huber fournit un des premiers exemples d'une femme de

valeur et de qualité ayant su se faire une place, «*a room of her own*» comme dirait Virginia Woolf, par sa culture et son talent. Elle y est parvenue en relevant les défis de la condition féminine, et en sachant s'émanciper autant que possible de ses servitudes dont on ne saurait faire abstraction si l'on veut comprendre l'émergence des femmes dans notre domaine. Leur contribution spécifique ainsi que le trésor de ténacité de lucidité et de travail qui en furent le prix sont leurs lettres de noblesse et rendent leur combat pour la dignité et l'égalité exemplaire, à l'honneur de notre profession.

Bibliographie

- Bachleitner, Norbert (1989) „Übersetzungsfabriken'. Das deutsche Übersetzungswesen in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts", in: Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur 14.1, 1-49.
- Chamberlain, Lori (1998) „Gender metaphors in translation", in: Baker, Mona (ed.) Routledge Encyclopedia of Translation Studies. London/New York: Routledge, 93-96.
- Derrida, Jacques (1985) „Des Tours de Babel", in: Graham, Joseph F. (ed.) Difference in Translation. Ithaca/London: Cornell University Press, 209-248.
- Dülmen, Andrea van (ed.) (1992) Frauenleben im 18. Jahrhundert. München/Leipzig: Beck/Kiepenheuer.
- Flotow, Luise von (1997) Translation and Gender: Translating in the „Era of Feminism". Manchester: St. Jerome.
- Gokhale, Vibha Bakshi (1996) Walking the Tightrope. A Feminist Reading of Therese Huber's Stories. Columbia: Camden House.
- Grimberg, Michel (1998) Die Rezeption der französischen Komödie. Ein Korpus von Übersetzervorreden (1694-1802). Frankfurt/M. etc.: Lang.
- Hahn, Andrea (1993) „Therese Huber (1764-1829). Zwischen Nähzeug und Mannskleid", in: Knorr, Birgit/Wehling, Rosemarie (eds.) Frauen im deutschen Südwesten. Stuttgart/Berlin/Köln: Kohlhammer, 50-57.
- Hahn, Andrea/Fischer, Bernhard (1993) „Alles ... von mir!" Therese

- Huber (1764-1829), Schriftstellerin und Redakteurin. Marbach am Neckar: Deutsche Schillergesellschaft (= Marbacher Magazin 65).
- Köpke, Wulf (1988) „Immer noch im Schatten der Männer? Therese Huber als Schriftstellerin“, in: Rasmussen, Detlef (ed.) Der Weltumsegler und seine Freunde. Georg Forster als gesellschaftlicher Schriftsteller der Goethezeit. Tübingen: Narr, 116-132.
- Kord, Susanne (1992) Ein Blick hinter die Kulissen. Deutschsprachige Dramatikerinnen im 18. und 19. Jahrhundert. Stuttgart: Metzler.
- Leitzmann, Albert (1936) Georg und Therese Forster und die Brüder Humboldt. Urkunden und Umriss. Bonn: Röhrscheid.
- Leuschner, Brigitte (ed.) (1995) Schriftstellerinnen und Schwesterseelen. Der Briefwechsel zwischen Therese Huber (1764-1829) und Karoline Pichler (1769-1843). Marburg: Tectum.
- Roche, Geneviève (1994) „Völlig nach Fabrikenart!. Handwerk und Kunst der Übersetzung bei Georg Forster“, in: Reichardt, Rolf/Roche, Geneviève (eds.) Weltbürger - Europäer - Deutscher - Franke. Georg Forster zum 200. Todestag. Ausstellungskatalog. Mainz: Universitätsbibliothek, 101-119.
- Roche, Geneviève (1997) „Übersetzen am laufenden Band. Zum Beispiel Ludwig Ferdinand Huber & Co.“, in: Lüsebrink, Hans-Jürgen/Reichardt, Rolf (eds.) Kulturtransfer im Epochenbruch. Frankreich - Deutschland 1770-1815. Leipzig: Leipziger Universitätsverlag, 331-359.
-

Source : *Circuit*, n° 68, p. 28-29.